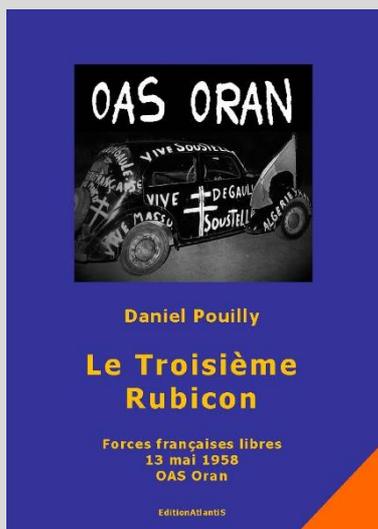


Les Pieds-Noirs et l'OAS, ces pestiférés de la Nation



Il y a plus de 20 ans, j'ai traduit et publié en Allemagne *Les Champs de braise* d'Hélie de Saint Marc. Ce qui m'avait particulièrement impressionné, c'était le motif qui l'avait conduit à franchir le Rubicon en participant au putsch des généraux, en avril 1961 : le refus de manquer à la parole donnée aux Algériens, "*L'armée nous protégera, l'armée restera*". Il savait parfaitement ce que signifiait le départ de l'armée française : comme déjà en Indochine, le mas-

sacre de tous ceux qui avaient fait confiance à la France. Du simple garde-champêtre jusqu'au Harki, sans parler du sort réservé aux Pieds-Noirs.

Si Hélie de Saint Marc, grand'croix de la Légion d'honneur depuis 2011, a pu obtenir sa réhabilitation, ce n'est pas encore le cas pour les Pieds-Noirs. Et pourtant, ils avaient bien plus de raisons de se révolter contre une trahison qui n'a pas d'égale dans l'Histoire : être forcés par leur propre gouvernement à prendre la valise pour échapper au cercueil, être condamnés à l'exil après tant d'années de labeur et de sacrifices.

En tant qu'Allemand, j'ai l'impression que les Pieds-Noirs sont les brebis les plus galeuses, de véritables pestiférés de la Nation : des exploitateurs, des fascistes, pétainistes, racistes – et j'en passe. Tous les chiens de Pavlov, conditionnés depuis des dizaines d'années par des anticolonialistes primaires, leur tombent dessus pour les dénigrer, dès qu'il est question de l'Algérie française.

Quoi de plus normal que les Pieds-Noirs ne cessent de se battre désespérément contre cette indécente trahison mémorielle qui impose aux Français une histoire simpliste de la guerre d'Algérie. Tant d'études continuent à dénoncer les supposés crimes de l'armée française. Et dans certains documentaires, les cyniques poseuses de bombes du FLN lors de la bataille d'Alger sont devenues des *porteuses de feu* – de vénérables "déesses prométhéennes".

Le massacre des Harkis, celui de la rue d'Isly, le 26 mars 1962, ou encore celui d'Oran, le 5 juillet 1962 ? Le plus souvent, on les tait, et si on en parle, l'émission est programmée à minuit – tandis qu'on commémore ceux qui n'ont jamais eu lieu, comme celui du 17 octobre 1961, à Paris.

Ce réflexe de Pavlov est des plus grossiers dès qu'il s'agit de l'OAS. Et pourtant, parmi ses fondateurs et ses membres, on trouve nombre de résistants qui, dès juin 1940, avaient non seulement franchi le Rubicon avec De Gaulle, mais qui, le 13 mai 1958, s'étaient à nouveau révoltés pour le ramener au pouvoir.

Et si en avril 1961, ils ont franchi le Rubicon pour la troisième fois en participant au putsch des généraux et en rejoignant l'OAS, ce n'était pas pour s'insurger contre le De Gaulle de 1940, mais contre celui de 1961.

À leurs yeux, De Gaulle trahissait ses propres idéaux en livrant 10 millions de musulmans algériens au FLN et en

condamnant 1 million de Français d'Algérie sans défense à être égorgés, enlevés ou discriminés dans un État islamique totalitaire. Ou tout simplement chassés de leur terre natale.

C'est exactement ce que reproche Roger Perrin, l'alter ego du père de l'auteur du *Troisième Rubicon*, au général De Gaulle :

L'outrance des qualificatifs dont il nous a fait affubler, nous, ses premiers fidèles, montre la profondeur du mépris dans lequel il nous

a tenus. Fascistes, nazis, nostalgiques de Vichy ! Collabo, Salan, le soldat le plus décoré de France qui, dès 1940, travaillait contre l'occupant ? Vichyste, Bidault, président du *Conseil national de la Résistance* après la mort de Jean Moulin, ou Soustelle ? Godard, évadé des camps allemands, combattait-il, oui ou non, dans le maquis du Vercors ? Saint Marc, résistant à 17 ans, agonisant à Buchenwald, était-il nazi ?

Quant au père de l'auteur, il n'était qu'un modeste policier métropolitain, époux d'une Juive oranaise. Lui aussi, il avait rejoint la Résistance en juin 1940, participé à l'insurrection de mai 1958 et au combat de l'OAS contre l'abandon de l'Algérie. Et après sa mort prématurée, c'est son fils, Daniel Pouilly, qui reprend le flambeau pour défendre l'honneur de son père :

Alors à nous de prendre la plume pour évoquer le drame de l'abandon de l'Algérie. Un pouvoir pressé d'en finir à n'importe quel prix, trahissant ses ressortissants au profit de ses ennemis. Je voudrais faire comprendre nos souffrances et notre angoisse face au terrorisme du FLN, mais aussi notre détermination à nous défendre jusqu'au bout, puisque personne ne l'a fait pour nous.

Bien sûr que des excès condamnables ont été commis au nom de l'OAS – sans que les auteurs soient toujours clairement identifiés. Mais l'hypermédiatisation du cas de la petite Delphine Renard, blessée par une bombe, posée par deux plastiqueurs inconscients et mal informés de l'OAS, le 8 février 1962, à Paris, en dit long sur la partialité des journaux métropolitains d'alors :

Mais nous, qui subissons des petites Delphine depuis sept ans, n'avons pas eu droit à de tels déchaînements. À Mers el-Kébir, deux enfants ont été massacrés volontairement par le FLN, non par erreur, comme pour Delphine Renard. Pourquoi l'enfant de Paris a-t-elle droit aux gros titres, aux photos, aux longs articles, quand les journaux n'accordent que quelques lignes discrètes aux enfants pieds-noirs qu'on assassine depuis sept ans ? (voir page 207/208)

Et comment mieux définir l'OAS que par cette phrase de Daniel Pouilly :

Un peuple menacé d'exil et de mort, des hommes et des femmes sur qui planent l'égorgement, le viol, la mutilation, l'enlèvement et qui se rassemblent pour se défendre, voilà ce que c'est, l'OAS.

Wolf Albes

